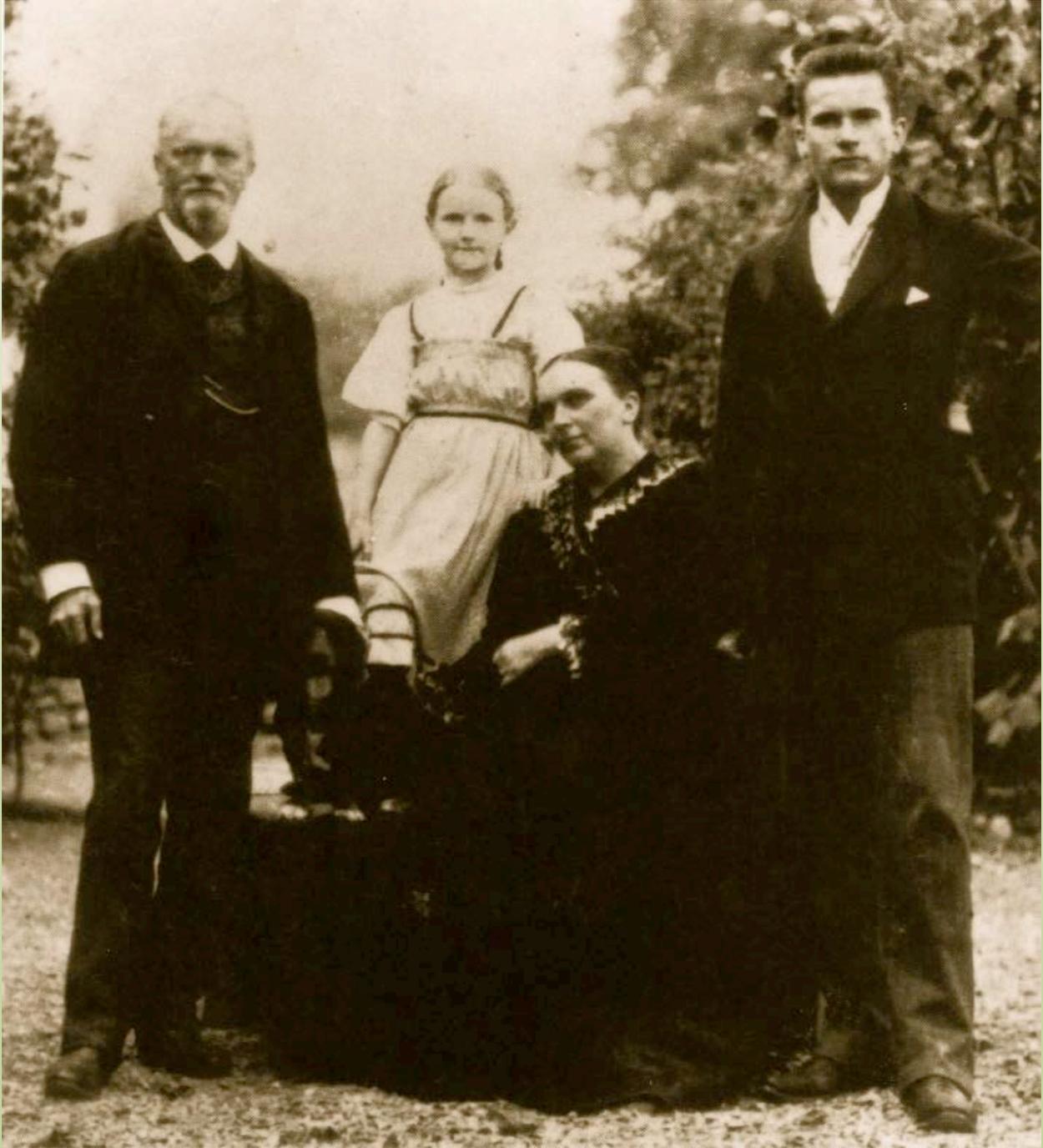


# EXCURSIONS ANALYTIQUES

DANS LE MONDE DU PÈRE ET DE LA MÈRE



Père, sœur et mère de C.G. Jung (18 ans)

**Marcel Gaumond, Ph. D.**

## SOMMAIRE

<b>LA PSYCHOLOGIE DE LA TRINITÉ</b>	<b>3</b>
<b>«Ce que c'est qu'une névrose»</b>	<b>4</b>
<b>LES "FILS ADOPTIFS" DE FREUD</b>	<b>8</b>
<b>LE "NOUVEAU" MOÏSE</b>	<b>10</b>
<b>LA MÈRE PRIMITIVE: OBJET PRINCIPAL DU TRANSFERT INCONSCIENT</b>	<b>13</b>
<b>LA COLÈRE DE FREUD</b>	<b>18</b>
<b>DU «MALADIEU» AU JEU SYMBOLIQUE</b>	<b>21</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>27</b>

# EXCURSIONS ANALYTIQUES DANS LE MONDE DU PÈRE ET DE LA MÈRE

par Marcel Gaumond, Ph. D.

## La psychologie de la Trinité

«Mon père me donnait personnellement des cours d'instruction religieuse en vue de la confirmation, ce qui m'ennuyait au-delà de toute mesure. Un jour que je feuilletais le catéchisme pour trouver autre chose que les fadaïses coutumières, d'ailleurs incompréhensibles et inintéressantes, sur le «Seigneur Jésus», je tombai sur le paragraphe concernant la trinité de Dieu. Voilà qui suscita mon intérêt: une unité qui est en même temps une «trinité»! C'était un problème dont la contradiction interne me captivait. J'attendais avec impatience l'instant où nous aborderions cette question. Quand nous y fûmes, mon père dit: 'Nous en arriverions maintenant à la Trinité; mais nous allons passer là-dessus car, à vrai dire, je n'y comprends rien.'» (C. G. Jung, *Ma vie*, p. 73)

Cette petite anecdote à propos de la Trinité devait en réalité jouer un rôle important dans la vie de Jung (il avait quinze ans quand cela s'est produit): important dans la mesure où le renoncement de la part de son père à interroger l'objet de sa foi - n'oublions pas que son père était pasteur - allait provoquer chez lui (le fils Jung!) non seulement une grande déception mais également un sentiment de pitié et d'incommunicabilité. Peu à peu, son père allait perdre à ses yeux toute autorité. La cérémonie de la confirmation avait eu lieu comme prévu, mais au lieu qu'elle fut une expérience émouvante d'initiation religieuse avec son lot de révélations, elle n'avait rien apporté; rien ne s'y était passé. Il y avait été question de «Lui», mais ça n'avait été que des mots. Le jeune Carl s'était senti vide cette journée-là et n'avait perçu chez les autres «ni désespoir déchirant, ni saisissement bouleversant, non plus que cette grâce débordante» qui pour lui constituait l'essence de Dieu. *Ma vie*, (p.75) Suite à cette expérience, «Je fus saisi [dit Jung] d'une pitié violente pour mon père. D'un seul coup, je compris le tragique de sa profession et de sa vie. Il luttait contre une mort dont il ne pouvait admettre l'existence. Un abîme s'était ouvert entre lui et moi, et je ne voyais aucune possibilité de jeter un pont sur cette faille sans fond.» (*Ma vie*, p. 76)

## «Ce que c'est qu'une névrose»

À l'âge de douze ans, Jung avait vécu (en 1887) une longue période de maladie, suite à un coup qu'il avait reçu de l'un de ses camarades de classe. Loin d'être fâché contre le camarade qui l'avait renversé, Jung l'avait intérieurement remercié de lui avoir fourni le prétexte tout rêvé pour désertier cette école qui lui avait causé jusque là bien des désagréments. Et s'il n'avait un jour entendu son père dire à l'un de ses amis qu'il craignait pour lui le pire, il ne se serait sans doute pas ressaisi et aurait continué de profiter le plus longtemps possible de son heureux régime d'école buissonnière. À partir de ce moment-là, le jeune Carl était devenu sérieux, consciencieux, allant même jusqu'à se lever régulièrement à cinq heures du matin pour étudier avant de partir au collège. Il se rendit compte alors que ses fameuses crises d'évanouissement qui lui avait valu un congé prolongé avaient été plus ou moins consciemment «arrangées» par lui. Mais pendant ce temps, il s'était «de plus en plus éloigné du monde», tout en ayant l'obscur conscience de se fuir lui-même. Et de conclure: «C'est ainsi que j'ai appris ce que c'est qu'une névrose<sup>1</sup>».

Cette expérience-là éclaire de fait la définition qu'il donnera plus tard de la névrose, terme servant à désigner la vaste majorité des troubles psychiques: «État de désunion avec soi-même, causé par l'opposition des besoins instinctifs et des impératifs de la civilisation, des caprices infantiles et de la volonté d'adaptation, des devoirs individuels et des devoirs collectifs<sup>2</sup>.»

Dans l'étude autobiographique qu'il publia à l'âge de soixante-neuf ans (en 1925), Freud passa rapidement sur les souvenirs de son enfance et de sa prime jeunesse. Pour l'essentiel, tout ce qu'il nous dit de cette période sur l'unique page qu'il y consacre est qu'il fut pendant sept ans, au niveau du Gymnase, le premier de sa classe et que grâce à cela, il put jouir de privilèges spéciaux<sup>3</sup>. Cela contraste avec les difficultés qu'éprouva Jung à ce niveau, difficultés qu'il nous rapporte dans les quelques cent quatorze pages qu'il consacra sur cette même période dans son propre récit autobiographique. Heureusement d'autres sources biographiques furent plus bavardes en ce qui a trait à l'enfance de Freud et là-dessus, je pense en particulier à son ouvrage *L'interprétation des rêves* ainsi qu'à sa correspondance avec Fliess contenue dans *Naissance de la psychanalyse*. Dans l'une des lettres (lettre 70) qu'il écrivit à Fliess en octobre 1897, Freud fait allusion à une femme qui aurait été sa «première génératrice» de névrose: il s'agit de Nannie, la bonne qui l'avait

---

<sup>1</sup> *Ma vie*, op. cit., pp. 50-52.

<sup>2</sup> *Ma vie*, op. cit., p. 459.

<sup>3</sup> FREUD, Sigmund, *An Autobiographical Study* in *The Standard*, vol. XX, The Hogarth Press, London, p. 8:

gardée jusqu'à l'âge de deux ans et demi et qu'il décrira en commentant l'un de ses rêves<sup>4</sup> comme la «vieille préhistorique».

En fait, la vieille en question n'avait pas plus à l'époque que quarante-deux ans, soit l'âge de son père, mais elle était quand même assez âgée pour être la mère de sa mère alors âgée seulement de vingt-deux ans. Mais si je relève ce détail ici, à propos de la soi-disant source de la névrose de Freud (sa libido d'enfant, est-il dit dans la lettre mentionnée, se serait tournée vers elle alors qu'il l'aurait vue nue), c'est que cela nous conduira assez joliment à la théorie des archétypes dont il est question dans mon texte intitulé « La saisie existentielle des archétypes ». De sa période avec Nannie, Freud retiendra la version officielle que lui avait communiquée sa mère: la bonne avait été congédiée le jour où on avait découvert qu'elle était voleuse.

Des recherches mentionnées par Balmory (1979) nous ont toutefois appris que cette bonne (de son vrai nom Monica Zajic), voisine de palier des Freud, était demeurée à Freiberg au temps où Jakob Freud y vivait, avant son remariage avec Amalia. Elle aurait donc pu être au courant de ce qui se serait passé entre Jakob et Rebekka et ce pourrait être à cause de ses insinuations en ce sens auprès du petit Sigmund que les parents auraient décidé de la mettre à la porte. Selon l'une et l'autre version, Nannie apparaît donc tantôt (version de la mère de Freud «arrangée» par celui-ci) comme la *source historique* de sa névrose (symptôme d'un conflit psychique ayant comme origine **Éros**, un désir à caractère oedipien), tantôt (version de Balmory présentée dans mes termes) comme le témoin de la *source préhistorique* de cette même névrose (symptôme d'un conflit psychique ayant comme origine **Thanatos**, la grave faute du père à l'égard du féminin). Nannie comme témoin de ce qui était nié, comme miroir du déni, comme mémoire de la blessure faite au féminin, était devenue pour les Freud la source génératrice d'un «sentiment d'inquiétante étrangeté». *Das Unheimliche*. On la chassa, on la jeta dehors: elle ne l'avait pas volé!

Est-ce à dire que dans l'esprit du jeune Sigmund la figure du père s'en trouvait par là épargnée de tout soupçon, préservée dans sa condition de modèle à imiter? Que non! Témoin de la sévère ambivalence que Freud ne pouvait s'empêcher d'éprouver à l'égard de ce père qu'il avait par ailleurs le souci de disculper, cet extrait de sa *Contribution à la psychologie du lycéen* (1914) qu'il publia quelques mois après sa rupture avec Jung:

---

<sup>4</sup> FREUD, Sigmund, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., Paris, 1976, p. 216. Rêve cité par Balmory in *L'homme aux statues*, op. cit., p. 223.

«De toutes les images de l'enfance dont en règle générale on ne se souvient plus, aucune n'est plus importante pour un jeune ou un homme que celle de son père. La nécessité organique introduit dans la relation d'un homme avec son père une ambivalence émotionnelle que nous avons trouvée exprimée de la façon la plus frappante dans le mythe grec du Roi Œdipe. Un petit garçon aime et admire son père qui lui apparaît comme la créature la plus puissante, la plus aimable et la plus sage au monde. Dieu lui-même n'est après tout que l'exaltation de cette image du père telle que représentée dans l'esprit de la première enfance. Mais bientôt l'autre côté de cette relation émotionnelle émerge. Son père est alors perçu comme le souverain perturbateur de sa vie instinctuelle; il devient un modèle non seulement à imiter mais aussi dont il doit s'affranchir en vue de prendre sa place. Dès lors les pulsions d'amour et de haine vis-à-vis de lui persistent côte à côte, souvent jusqu'à la fin de sa vie, sans que l'une d'entre elles soit capable de faire disparaître l'autre. C'est dans la présence de ces sentiments contraires que réside le caractère de ce que nous appelons l'ambivalence émotionnelle. Dans la seconde partie de l'enfance un changement intervient au sein de la relation du garçon à son père - un changement dont on ne pourra jamais assez souligner l'importance<sup>5</sup>. »

«De sa chambre d'enfants, le petit garçon se met à regarder le monde réel au-dehors, et il lui faut alors faire les découvertes qui ruinent sa haute estime originaire pour son père et le font se détacher de ce premier idéal. Il juge que son père n'est plus l'homme le plus puissant, le plus sage, le plus riche; il commence à être mécontent de lui; il apprend à le critiquer et à le situer dans la hiérarchie sociale, et, en règle générale, il lui fait payer lourdement la déception que celui-ci lui a infligée. [...] Dans cette phase du développement du jeune être, se produit la rencontre avec les maîtres. Nous comprenons maintenant notre relation à nos professeurs. Ces hommes, qui n'étaient même pas tous pères, devinrent pour nous des substituts paternels. [...] Nous transférons sur eux le respect que nous avons eu pour le père omniscient de nos années d'enfance, de même que nos attentes, et, par la suite, nous nous mettions à les traiter comme nous traitons nos pères à la maison. Nous avons pour eux les sentiments ambivalents que nous avons acquis au sein de la famille, et cet état d'esprit nous faisait lutter avec eux comme nous avons l'habitude de lutter avec nos pères par le sang. Sans référence à la chambre d'enfants et à la maison paternelle, on ne saurait comprendre notre conduite à l'égard de nos maîtres, et encore moins l'excuser<sup>6</sup>.»

Freud avait été aimé par son père et l'avait en retour aimé dans une mesure incomparable. «Il n'est pour un garçon ou un homme, avait-il dit, d'image plus importante

---

<sup>5</sup> FREUD, Sigmund, *On Schoolboy Psychology*, in *The Standard*, vol. XX, The Hogarth Press, London, pp. 243-44. Ma traduction.

<sup>6</sup> FREUD, Sigmund, *On Schoolboy Psychology*, op. cit., p. 244. Traduction de Marielène Weber in KRÜLL, Marianne, *Sigmund, fils de Jacob* (1979), Ed. Gallimard, Paris, 1983, pp. 225-26.

que celle de son père!» Et ailleurs, parlant de la mort du père, il estimera qu'elle est «l'évènement le plus important, la perte la plus poignante dans la vie d'un homme<sup>7</sup>.»



**Jacob (48 ans) et Sigmund (8 ans) en 1864\***

En tant que source d'identification pour fonder son identité masculine, on comprend bien en effet l'importance de cette image pour le petit homme, mais dans ce texte sur *La psychologie de l'écolier*, n'est-ce pas que l'image de la mère est étrangement absente? Et ailleurs, dans toute l'oeuvre de Freud, n'est-ce pas que cette image de la mère est étrangement dépourvue d'une valeur équivalente à celle du père? Jakob était puissant, il était aimable, il était sage, il était omniscient. Quant à «la bonne» Nannie qui s'occupait de lui, bien qu'il lui fut reconnaissant<sup>8</sup>, il en conservait l'image d'une «vieille», d'une «laide» et d'une voleuse.

---

<sup>7</sup> Propos rapporté in: ROAZEN, Paul, *La saga freudienne* (1976), op. cit., p. 40.

\* Sigmund Freud Copyrights Ltd., Colchester, Grande-Bretagne: extrait de *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, Vol. XX, The Hogarth Press, Londres, 1978.

<sup>8</sup> Dans cette même lettre adressée à Fliess (lettre 70) in *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1969, Freud dit: «...je garderai à la vieille femme un souvenir reconnaissant pour m'avoir donné à une époque aussi précoce de ma vie les moyens de vivre et de continuer à vivre.»

Lorsque Freud parle de la figure du père, on a l'impression qu'il désigne une figure transcendant la figure du père immédiat, une sorte de figure en lien d'abord avec le divin (Godfather), mais présentant ensuite un caractère inquiétant et décevant (il dira: «perturbateur de la vie instinctuelle»). Freud n'hésitera pas d'ailleurs, avec *cette mâle assurance*<sup>9</sup> dont ses écrits sont empreints, à affirmer que l'image de Dieu elle-même procède de cette image du père: «God himself is after all only an exaltation of this picture of a father ...». Voilà réglé le problème de Dieu et on l'espère... une fois pour toutes! On imagine mal par ailleurs comment pourrait être exaltée l'image de la «vieille préhistorique»<sup>10</sup>. Tandis que le père, posé en premier, idéalisé, sera celui qui ouvre la voie comme modèle et dont la mort constituera la «perte la plus poignante», la mère placée en second, sera celle qui «bloque la voie» et dont la mort procurera un «sentiment de délivrance et d'affranchissement».

## Les “fils adoptifs” de Freud

Connaissant l'immense importance que Freud attribuait à la figure du père dans la vie affective du fils, mais sachant également qu'un élément trouble et étrange en provenance du père inquiétait la conscience du fils, on ne sera pas étonné d'apprendre que cette dynamique primale se soit transposée dans toutes les relations significatives que Freud entretenait ultérieurement en sa qualité de «père substitut» avec les «fils adoptifs» que furent certains de ses proches collaborateurs. S'identifiant à la figure du père dans ses rapports avec des plus jeunes (Jung/-19 ans, Tausk/-23 ans, Ferenczi/-17 ans, Rank/-28 ans), Freud espérait sans doute guérir le rapport au père, résoudre cette problématique de l'ambivalence qu'il décrit si bien dans son article sur *La psychologie de l'écolier* et qui avait survécu à la mort de son père. Aussitôt cependant que l'un ou l'autre de ses «fils

---

<sup>9</sup> Cette mâle assurance: titre que porte le plus récent ouvrage de Benoîte Groulx (Ed. Albin Michel, Paris, 1993). Pour réaliser cet ouvrage, Groulx a collectionné un ensemble assez impressionnant de propos tenus par des hommes au cours des âges, propos ayant tous en effet comme trait commun la *mâle assurance*.

<sup>10</sup> Si la «vieille» Nannie avait été chassée de la famille Freud alors qu'elle avait quarante-deux ans, ce ne sera pas le cas d'Amalie, la mère de Freud, qui demeurera avec lui jusqu'à l'âge vénérable de quatre-vingt-quinze ans. En 1929, déjà atteint de son cancer à la mâchoire, dix ans avant sa propre mort, Freud avait écrit ceci au sujet de sa mère: «*Ma mère* qui aura bientôt quatre-vingt-quatorze ans, demeure en bonne santé, même si ceci *bloque la voie* qu'un vieil homme devrait voir s'ouvrir à lui.» Puis lorsque celle-ci décèdera l'année suivante après avoir enduré de longues souffrances, il écrira à Sandor Ferenczi: «Ce grand évènement m'a affecté d'une façon toute particulière. *Pas de douleur, pas de regret*, ce qu'expliquaient probablement les circonstances accessoires: son grand âge, la pitié qu'inspirait vers la fin sa détresse et, en même temps, *un sentiment de délivrance, d'affranchissement*, dont je crois comprendre aussi la raison. C'est que je n'avais pas le droit de mourir tant qu'elle était encore en vie, et maintenant j'ai ce droit. D'une façon ou d'une autre, les valeurs de la vie seront sensiblement modifiées dans les couches profondes.» Propos cités in: ROAZEN, Paul, *La saga freudienne* (1976), op. cit., pp. 42-43. Les italiques sont de moi.

adoptifs<sup>11</sup>» en arrivait à exprimer un point de vue sensiblement différent du sien, il ne pouvait alors s'empêcher d'y projeter la manifestation de «l'autre côté de la relation émotionnelle» au père, soit l'expression de la pulsion parricide mise en scène dans la vie d'Œdipe. À chaque fois, ces différents avaient l'heur de déterrer le noyau problématique de sa vie affective (la «bête» ressurgissait à nouveau d'une inquiétante façon}, puis de générer le répétitif «jeter à la mer» accompagné d'une froide colère.

La plupart des textes que Freud a produits pendant l'année (1913-14) entourant sa rupture avec Jung (son «fils aîné», «sacré successeur et prince héritier») peuvent être considérés comme des essais ayant comme fins à la fois d'apaiser la douleur et la frustration causées par cette rupture et de consolider la suprématie de ses vues sur celles du fils considéré désormais comme une menace et un renégat. Dans son *Histoire du mouvement psycho-analytique* (1914), après avoir entre autres réfuté ce qui se voulait idées novatrices chez Jung, Freud conclura: «Les hommes sont forts aussi longtemps qu'ils représentent une idée forte; ils deviennent impuissants quand ils s'y opposent<sup>12</sup>.» Dans *Totem et tabou* (1913), Freud mettra en scène une histoire «préhistorique» dans laquelle des fils jaloux de l'emprise du père sur les femmes de la tribu, tueront celui-ci pour ensuite élaborer un culte en son honneur [idéalisant le père dans le culte religieux] afin de se déculpabiliser. Dans *La psychologie du lycéen* (1914) dont il vient d'être question, Freud dit à mots couverts que sans la «référence à la chambre d'enfants et à la maison paternelle, où l'individu commence à se détacher de ce premier idéal qu'est son père et à le critiquer, on ne saurait comprendre et encore moins l'excuser» la conduite des élèves à l'égard de leurs maîtres! Dans son *Introduction à la théorie du narcissisme* (1914) Freud réfute la notion d'*introversion de la libido* proposée par Jung pour expliquer la rupture du rapport à la réalité par l'évocation d'une figure mythologique dont la fin est aussi tragique que celle d'Œdipe. Pour avoir trop fixé son attention sur son propre monde intérieur aux dépens de la réalité extérieure (personnifiée par la Nymphé Écho), Narcisse se noiera. **Œdipe** et **Narcisse**, figures dominantes de la tragédie psychique, personnifiant de part et d'autre les bornes névrotique et psychotique au-delà desquelles le rapport à la réalité gouverné par le père bascule dans la *matière noire*, dans l'irrationnel, dans la source de l'inquiétante étrangeté, bref dans l'*inconscient*.

---

<sup>11</sup> Le dernier en liste ayant été Otto Rank dont l'amitié avec Henry Miller et Anaïs Nin (celle-ci en parle dans son Journal) contribua à faire connaître.

<sup>12</sup> FREUD, Sigmund, *On the History of the Psycho-analytic Movement*, (1914), in The Standard, vol. XIV, The Hogarth Press, London, p. 66: «Men are strong so long as they represent a strong idea; they become powerless when they oppose it.» Ma traduction.

Puis finalement, dans son étude sur *Le Moïse de Michel-Ange* (1914), tout d'abord publiée sous un pseudonyme et spécialement retenue par les biographes comme révélatrice de l'affect provoqué chez Freud par son conflit avec Jung, on trouve l'expression magistrale de la froide colère de Freud telle qu'illustrée par l'imposante sculpture de Michel-Ange.

## Le “nouveau” Moïse



**Le Moïse de Michel-Ange (Église St-Pierre de Rome)\***

De son propre aveu, aucune pièce de l'art statuaire n'a créé d'impression plus forte sur Freud que cette œuvre de Michel-Ange. Il ne fut pas le seul d'ailleurs à être si

---

\* Extrait de FREUD, Sigmund, *The Standard*, vol. XIII, The Hogarth Press, London.

grandement impressionné par elle, car au dire de Max Sauerlandt que Freud cite, «Aucune autre œuvre d'art dans le monde ne fut l'objet de jugements aussi divers que ce Moïse à la tête de Pan<sup>13</sup>». Après avoir passé en revue quelques-unes de ces critiques et avoir souligné les observations qui rejoignaient les siennes, Freud en vient à révéler deux détails qui avaient vraisemblablement échappé jusque là à tous les observateurs: l'attitude de la main droite du Moïse et la position des deux Tables de la Loi.



**Détail du Moïse de Michel-Ange\***

L'analyse qu'il fera par la suite de ces détails correspond, nous fera-t-il remarquer, à *la méthode de recherche propre à la technique psychanalytique*: une méthode «habituelle à deviner le secret ainsi que les choses cachées à partir des traits dédaignés ou inaperçus, à partir pour ainsi dire du compost de nos observations<sup>14</sup>.»

---

<sup>13</sup> Cité in FREUD, Sigmund, The Moses of Michelangelo (1914) in The Standard, vol. XIII, The Hogarth Press, London, p. 213. Ma traduction.

\* Ibidem, p. 222.

<sup>14</sup> FREUD, Sigmund, The Moses of Michelangelo, op. cit., p. 222: «... accustomed to divine secret and concealed things from despised or unnoticed features, from the rubbish-heap, as it were, of our observations.» Ma traduction.

Il serait naturellement trop long de rapporter ici dans toutes ses étapes la pénétrante analyse à laquelle Freud procède afin d'éclairer la position de la main droite de Moïse qui curieusement, repose à la fois sur les tablettes (de façon évidente pour empêcher qu'elles tombent et se fracassent sur le sol, comme ce sera leur sort dans la version biblique) et exerce depuis l'index une pression sur sa longue barbe. Je me limiterai donc à résumer les conclusions auxquelles Freud aboutit au terme de son analyse.

Au contraire du Moïse de la tradition qui était d'humeur prompte et sujet à des accès de colère<sup>15</sup>, Michel-Ange aurait sculpté un Moïse différent pour être placé sur la tombe de son ex-mécène, le pape Julius II: un Moïse supérieur à celui de l'histoire en ceci que cette fois, conscient du danger de destruction des Tables que comporterait un passage à l'acte sous l'impulsion de la colère (au moment où il voit les siens en train d'adorer le Veau d'or), il se retient. En agissant ainsi, dira Freud, le Moïse de Michel-Ange personnifiera «l'expression concrète du plus haut achèvement mental qu'un homme peut atteindre, celui d'une lutte réussie contre une passion intérieure et ce, pour le bien d'une cause à laquelle il s'est lui-même consacré.» Afin d'illustrer l'action antérieure à la conduite finale du Moïse sculpté par Michel-Ange, Freud a demandé à un artiste de dessiner les trois figures suivantes:



### Le «nouveau» Moïse\*

Les dessins de gauche à droite représentent d'abord (fig. 1) un Moïse calme, avant de voir les siens en train d'idolâtrer le Veau d'or. Puis, dans un second temps (fig. 2), un Moïse en colère au moment où il aperçoit la scène (là, courroucé, il exerce en levant le bras droit une pression sur sa barbe, au risque d'échapper les deux Tables de la loi.) Puis finalement (fig. 3), il se ressaisit, baisse son bras droit de façon à assoir les Tables et ce faisant, entraîne dans son mouvement la partie droite de sa barbe.

<sup>15</sup> On se rappellera que c'est dans un tel accès de colère que Moïse avait tué un Égyptien en train de maltraiter un Israélien: événement raconté au début de l'Exode.

\* FREUD, Sigmund, *The Moses of Michelangelo*, op. cit., pp. 226-27.

Ayant ainsi conclu, Freud se pose encore la question à savoir quels avaient pu être les motifs incitant le sculpteur à choisir la figure de Moïse et qui plus est, à modifier ainsi cette figure comme ornement sur la tombe de Julius II. Il croit avoir trouvé la réponse dans les faits suivants... Le pape Julius II était un homme d'action impatient qui, tout comme Moïse, utilisait parfois des moyens violents pour en arriver à ses fins. Il caressait entre autres l'ambition d'établir une suprématie papale impliquant la réunion d'un grand nombre de forces étrangères. Michel-Ange avait lui-même goûté à la médecine de Julius II et, étant lui-même habité par un tempérament violent quoique de nature plus réfléchi, il lui était devenu clair que le fait de céder de part et d'autre à leurs accès de colère ne pouvait être qu'une source d'échecs dans leurs entreprises. Avec son Moïse, il aurait lancé une pointe de reproche au pontife décédé et se serait adressé à lui-même un avertissement l'adjoignant d'adopter une conduite supérieure à celle du Pape.

Avec tout ce qui a été dit jusqu'à maintenant du rapport entre Freud et son père et de ce qui aurait été transposé de ce rapport dans le lien tout particulièrement puissant que Freud développa avec Jung, le lecteur a bien pu par lui-même entrevoir, dans les grandes lignes du moins, ce que cette étude sur le Moïse de Michel-Ange nous offre de mieux saisir quant aux problématiques soulevées. J'irai toutefois de mon interprétation ... Freud s'identifie à Moïse. Comme lui, en charge d'une mission importante (secouer le monde, le sortir de la torpeur dans lequel il s'est enlisé), il doit faire face à beaucoup d'incompréhension et de l'attitude qu'il adoptera auprès de ses détracteurs dépendra la survie et l'accomplissement de son œuvre (dont les Tables dans l'histoire de Moïse représentent l'outil indispensable). Je rappelle le propos que Freud avait tenu à Jung dans sa lettre du 17 janvier 1909: «Nous avançons donc indubitablement, et vous serez celui qui, comme Josué, si je suis Moïse, prendra possession de la terre promise de la psychiatrie, que je ne peux qu'apercevoir que de loin.» Et puis l'année suivante, à Vienne: «Mon cher Jung, promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle. C'est le plus essentiel! Voyez-vous, nous devons en faire un dogme, un bastion inébranlable.»

## **La mère primitive: objet principal du transfert inconscient**

Mais là non seulement Jung allait-il dans son ouvrage *Métamorphoses et symboles de la libido* (1911-12) relativiser la notion de libido (à caractère sexuel dans la perspective de Freud) en lui assignant la connotation générale d'énergie psychique<sup>16</sup>, mais il allait de plus,

---

<sup>16</sup> «À la place de la définition descriptive des «trois discours» [Jung fait ici allusion à l'ouvrage de Freud intitulé *Trois essais sur une théorie de la sexualité*], se glissa peu à peu une définition génétique qui me

dans le dernier chapitre de cet ouvrage (celui sur «Le sacrifice»), donner une tout autre signification à la notion d'inceste en situant dans le monde de la mère et non plus dans celui du père, la base première de la vie psychique. **Ève** d'abord, **Adam** ensuite.

À propos du sexe masculin qu'a, en règle générale, la figure du héros que l'on trouve dans les mythes et légendes, il dira: «Il n'y a pas lieu de s'étonner que le chercheur soit masculin, tandis que le cherché est féminin<sup>17</sup>: car on sait maintenant que *l'objet principal du transfert inconscient est la mère.*» Par «mère», Jung entend ce monde premier dont tout individu tire son origine et qu'aspire à retrouver - inconsciemment du moins - quiconque est confronté aux terribles réalités de la vie extra-utérine. (p. 293) La mère, c'est la déesse du passé, celle qu'Ulysse espérait embrasser dans sa descente aux enfers:

«Et moi qui frissonnais d'une fièvre d'amour,  
Je voulais embrasser l'âme de feu ma mère,  
Trois fois je m'avançai pour l'attirer à moi  
Trois fois elle s'échappa comme une ombre ou un rêve,  
Et mon chagrin gonfla mon cœur à en mourir.»

(Odyssée, livre XI, 204. Déjà cité.)

La mère, c'est celle que l'homme cherche lorsque, niant son désespoir, il régresse vers les puissances protectrices de l'enfance (p. 408). C'est la source de toute nostalgie, celle que Verlaine évoque dans son *Rêve familial* (cité p. 425):

«Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime  
Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même,  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend et mon cœur transparent  
Pour elle seule hélas, cesse d'être un problème;  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir en pleurant.

Est-elle brune ou blonde, ou rousse ? Je l'ignore.  
Son nom ? - Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la vie exila.

---

permet de substituer «Libido» à «énergie psychique». *Métamorphoses et symboles de la libido* (1911-12), Ed. Mouton, Paris, 1927, p. 128.

<sup>17</sup> On pense à nouveau à la fascination des premiers psychanalystes/*chercheurs* devant les premières psychanalysées/les jeunes femmes hystériques/*cherchées*.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et pour sa voix, lointaine et calme et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.»

Mais la mère, c'est aussi la source de l'engourdissement psychique et des maladies mentales<sup>18</sup>, c'est l'inférieure Hécate, «déesse de la nuit, déesse fantôme, un succube, un cauchemar [...] celle qui envoie l'horrible fantôme nocturne de l'angoisse<sup>19</sup>, l'*Empuse*, dont Aristophane dit qu'elle apparaît dans une vessie gonflée de sang. La mère comme fléau, serpent, dragon que le héros doit vaincre dans la caverne, s'il ne veut pas être mis en pièces. (p. 349) Vis-à-vis d'elle, dira Jung:

«Psychologiquement le père personnifie tout simplement la prohibition de l'inceste, la résistance qui défend la mère; au lieu du père, ce peut donc être quelque animal terrifiant (le grand ours, le serpent, le dragon) qu'il faut combattre et vaincre. Le héros se révèle héros en ce que, sentant dans chaque difficulté de la vie la résistance contre le bien défendu, il combat cette résistance avec toute l'ardeur que lui insuffle le désir de conquête du trésor presque inaccessible, alors que ce désir paralyse et tue le commun des mortels.» (p. 312)

Et pour illustrer l'importance vitale que signifie cette confrontation avec la mère terrible par-delà l'interdit posé par le père, Jung citera **Nietzsche** qui dans son *Humain, trop humain*, parle des maux et des douleurs du *grand affranchissement*:

«La voilà [l'âme] telle un volcan s'enflammant, se révoltant, animée d'une irrésistible envie de changement, bouleversement, séparation, voyage; elle devient insensible, impitoyable, envers les siens; son cœur se glace; elle ne veut plus de leur amour; elle le refuse, le hait, allant parfois jusqu'à *jeter en arrière un regard ou une main sacrilège sur ce qu'elle avait jusque-là adoré ou aimé*, puis rougissant, frissonnant, jubilant en même temps de cet exploit, dans l'ivresse de la victoire. - Une victoire? Sur quoi, sur qui? Certes une victoire énigmatique, problématique, douteuse, mais tout de même sa *première victoire*.» (p. 296; les italiques sont de Jung)

Il citera **Matthieu** (10, 34) «Je suis venu pour semer la division entre le père et le fils», **Luc** (12, 51) «Le père intriguera contre son fils, le fils contre son père», **Bouddha** «qui renonça à toute la bonne vie du foyer pour parcourir le monde et vivre entièrement sa

---

<sup>18</sup> «Donnez-moi maintenant en retour un peu de l'amour, de l'engagement et du désintéressement dont j'avais pu faire preuve à l'époque où vous étiez malade [avait écrit Jung à Sabina]. Maintenant, c'est moi qui suis malade.» Déjà cité.

<sup>19</sup> «La nuit, ma mère devenait terrifiante et mystérieuse. Une nuit, je vis sortir de sa porte une figure quelque peu lumineuse, indécise, dont la tête se sépara du cou et plana en avant dans l'air comme une petite lune...» JUNG, C. G., *Ma vie*, op. cit., p. 38. Voir aussi note 249.

destinée». (p. 295) Et puis, lorsque le héros, tel le Christ au terme de ses trois jours en enfer, a réussi à vaincre cette horrible mère dévorante, «le père doit alors faire au fils une grande concession et partager avec lui la nature divine...» (p. 313) Partage qui est loin cependant d'être toujours consenti par le père, ainsi que l'illustre un passage des *Métamorphoses* d'Ovide (chap. IX). Dans ce passage, il est question de Iasion, un des fils de la déesse Déméter, la grande célébrée des mystères antiques. Après s'être uni avec sa mère Déméter sur un champ de blé trois fois labouré (union qui doit être comprise comme une *hiérogamie*, i. e. un mariage rituel sacré ayant comme fin un réenfantement, une seconde naissance), Iasion, en guise de punition, sera foudroyé par son père Jupiter. (pp. 321-22)

«Lors de mon travail sur les *Métamorphoses et symboles de la libido*, vers la fin, je savais par avance que le chapitre sur «Le sacrifice» me coûterait l'amitié de Freud. Je devais y exposer ma propre conception de l'inceste, de la métamorphose décisive du concept de libido et d'autres idées encore par lesquelles je me séparais de Freud. Pour moi, l'inceste ne constitue que dans des cas extrêmement rares une complication personnelle. Le plus souvent il représente un contenu hautement religieux et c'est pourquoi il joue un rôle décisif dans presque toutes les cosmogonies et dans de nombreux mythes. Mais Freud, s'en tenant fermement au sens littéral du terme, ne pouvait pas comprendre la signification psychique de l'inceste comme symbole. Et je savais que jamais il ne l'accepterait. J'en parlai avec ma femme et lui fis part de mes craintes. Elle essaya de me tranquilliser, parce qu'elle était d'avis que Freud admettrait, grâce à sa largeur de vues, ma façon de voir, même s'il ne pouvait l'accepter pour lui-même<sup>20</sup>. J'étais, quant à moi, convaincu qu'il n'en

---

<sup>20</sup> Dans sa correspondance secrète avec Freud, Emma Jung avait en effet tenté de favoriser cette *largeur* (lettre du 30 oct. 1911): «Depuis votre visite chez nous, je suis en effet tourmentée par la pensée que votre relation avec mon mari n'est pas entièrement ce qu'elle pourrait et devrait être, et comme cela ne doit en aucun cas être ainsi, j'aimerais essayer de faire ce qui est en mon pouvoir. Je ne sais pas si je me trompe en pensant que vous n'êtes de quelque manière pas entièrement d'accord avec les «Métamorphoses de la libido». Vous n'en avez pas du tout parlé, et je pense pourtant que cela vous ferait tellement de bien à tous les deux si vous disiez une fois tout à fait précisément ce que vous en pensez. Ou s'agit-il de quelque chose d'autre?» [et dans sa lettre du 6 novembre 1911:] «Si j'ai parlé des «Métamorphoses, c'était surtout parce que je savais avec quelle anxiété Carl attendait votre jugement sur elles; il a souvent dit auparavant déjà que vous ne seriez certainement pas d'accord avec elles, et attendait par conséquent votre verdict avec un certain souci. [...] Vous pouvez vous représenter comme je suis enchantée et honorée de la confiance que vous avez en Carl; mais il m'arrive de penser que vous donnez parfois trop; **ne voyez-vous pas en lui plus qu'il n'est nécessaire le successeur et l'accomplisseur?** Ne donne-t-on pas souvent beaucoup parce que l'on veut garder beaucoup? Pourquoi pensez-vous maintenant, au lieu de vous réjouir de la renommée bien méritée et du succès, déjà à la passation? Peut-être pour ne pas en manquer le moment? Cela ne vous arrivera pas. Vous n'êtes pourtant pas assez vieux maintenant pour parler déjà du «chemin de la régression»; et avec toutes ces pensées grandioses et fructueuses que vous avez dans la tête! Et enfin, celui qui a découvert la source de jeunesse de la Ps A. (ne croyez-vous pas que c'en soit une?), celui-là ne vieillit pas si vite. Non, vous devez vous réjouir, et, après avoir combattu si longtemps, jouir pleinement du bonheur du vainqueur. Et **ne pensez pas à Carl avec le sentiment du père: «Il croîtra, mais je diminuerai»; mais comme un homme à un homme, qui comme vous doit accomplir sa propre loi. Ne vous fâchez pas.** Cordialement, avec amour et estime votre Emma Jung.» *Correspondance Freud-Jung*, Tome II, op. cit., pp. 209-10 et pp. 214-15.

serait pas capable. Deux mois durant il me fut impossible d'écrire tant ce conflit me tourmentait. Dois-je taire ma façon de penser ou faut-il que je mette notre amitié en péril? Finalement je pris la décision d'écrire; cela me coûta l'amitié de Freud. [...] Je vis que le chapitre «Le sacrifice» représentait mon sacrifice. Cela admis, je pus me remettre à écrire.» *Ma vie* (p. 195)

Jung avait vu juste. Après la parution des *Métamorphoses*, Freud lui écrivit: «Je vous propose donc que nous rompions tout à fait nos relations privées. Je n'y perds rien, car dans mon âme je ne suis plus lié à vous que par le fil ténu de l'effet prolongé de déceptions antérieures... [et plus loin, dans cette lettre] Nous sommes d'accord sur ce point, que l'homme [on pense à l'interprétation du Moïse de Michel-Ange] doit subordonner dans son domaine ses sentiments personnels aux intérêts généraux<sup>21</sup>.»

---

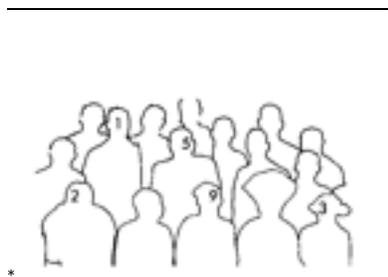
<sup>21</sup> Correspondance Freud-Jung, Tome II, op. cit., p. 319 (première partie de l'extrait déjà cité; voir note 232).

## La colère de Freud

Sigmund Freud, fils de Jakob, est en colère face à Jung, tout comme le fut, dans l'histoire ancienne d'Israël, Moïse, descendant de Jacob, face au peuple élu. «Vous suivrez tout le chemin que Yahvé votre Dieu vous a tracé, alors vous vivrez, vous aurez bonheur et longue vie dans le pays dont vous allez prendre possession.» (Deutéronome, 5, 33). Avec ses «Métamorphoses», Jung s'était écarté du chemin tracé par Freud, il avait abandonné la théorie sexuelle; pour avoir trahi «le vrai Dieu», «la vraie foi», «le juste crédo», il sera castré de sa valeur par une cinglante répudiation: «Les hommes sont forts aussi longtemps qu'ils représentent une idée forte; ils deviennent impuissants quand ils s'y opposent.»



**Freud et Jung au Congrès de Weimar en septembre 1911\***



Légende:

Sigmund Freud = 1  
Lou Andreas-Salomé = 2  
Tony Wolf = 3  
Carl Gustav Jung = 5  
Emma Jung = 9

Extrait de Word and Image, Op. cit., pp. 54-55.

Freud est en colère. «Honore ton père et ta mère» (Deutéronome, 5, 16) avait commandé Yahvé. Or Jung, son fils spirituel, avait commencé à le critiquer de façon agressive:

«Cher Monsieur le Professeur! Puis-je vous dire quelques paroles sérieuses? Je reconnais mon peu de sécurité en face de vous, mais j'ai tendance à prendre la situation d'une manière sincère et parfaitement honnête. [...] Vous montrez du doigt autour de vous tous les actes symptomatiques, par là *vous rabaissez tout l'entourage au niveau du fils ou de la fille*, qui avoue en rougissant l'existence de penchants fautifs. Entretemps *vous restez toujours bien tout en haut comme le père*. Dans leur grande soumission, aucun d'entre eux n'arrive à tirer la barbe du prophète et à s'informer une fois de ce que vous dites à un patient qui a tendance à analyser l'analyste au lieu de s'analyser lui-même? Vous lui demandez pourtant bien: Qui donc a la névrose?» Voyez-vous, mon cher Professeur, aussi longtemps que vous opérez avec ce truc, mes actes symptomatiques ne m'importent pas du tout, car ils ne signifient absolument rien à côté de la poutre considérable qu'il y a dans l'œil de mon frère Freud. - Je ne suis en effet pas névrosé du tout - bien heureux! Je me suis en effet fait analyser *lege artis* et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose - comme vous. Quand vous serez un jour tout à fait libéré de complexes et que vous ne jouerez plus du tout le père envers vos fils, dont vous visez constamment les points faibles, que vous vous mettez vous-même en joue à cet endroit, alors je veux bien revenir sur moi et exterminer d'un coup le péché de mon désaccord avec vous. Avec les meilleures salutations, votre entièrement dévoué, Jung<sup>22</sup>»

Et puis, petit détail qui a bien pu «tirer la barbe du prophète» bien plus fort que l'on aurait crû, la transgression par Jung de la règle analytique<sup>23</sup> dans l'affaire Spielrein, une règle qui ne devait avoir pour Freud d'équivalence que le commandement du «Tu ne commettras pas d'adultère» (Deutéronome, 5, 18). En étant ce qu'il était (un jeune psychiatre du milieu chrétien et de réputation déjà enviable dans le monde universitaire) et en faisant ce qu'il faisait (il avait démontré son *leadership* à la tête de l'Association des

---

<sup>22</sup> Correspondance Freud-Jung, Tome II, op. cit., pp. 310-11. C'est donc cette lettre qui aura constitué la goutte débordant du vase. Soupçonné par Freud d'être en passe tout comme Adler d'adopter des points de vue opposés aux siens (Freud avait interprété en ce sens un lapsus commis par Jung dans une lettre précédente), Jung réplique de façon acerbe en réclamant un rapport dans la réciprocité, en demandant au père d'agir comme un frère qui reconnaîtrait ses propres torts. Ce faisant, il est éminemment saisi lui-même par le complexe, même s'il s'en défend, mais il a tout de même l'honnêteté de s'en ouvrir. Pour Freud cependant, la charge agressive de Jung aura été trop grande, trop violente (dans sa lettre du 16 décembre, Freud lui avait demandé de ne pas se fâcher); cette charge agressive sera assimilée à la pulsion parricide que Freud projetait sur ses fils spirituels et elle sera conséquemment interprétée comme un geste hostile commandant un rejet définitif (oeil pour oeil).

<sup>23</sup> Voir règle num. 8, pp. 91-95.

psychanalystes ainsi qu'à la direction de leur Revue), Jung avait fait miroiter chez Freud une conquête qu'aucun de ses fils biologiques ne semblait capable de lui promettre. Par contre, en se laissant aller à suivre le penchant de ses passions (en amour comme à la guerre, avec Sabina comme avec lui), Jung devait miroiter cette fois ce qu'il lui importait avant tout de contrôler, en les maintenant hors de portée: ces émotions-là qui avaient du faire basculer Jacob dans une dynamique destructrice, ces mêmes émotions qui, aux yeux prêtés par Freud à Michel-Ange, avaient eu raison de Julius II et l'avaient empêché d'accomplir son rêve.

Ainsi, au lieu de donner libre cours à sa colère vis-à-vis de Jung, risquant ainsi autant de perdre la face («Je ne puis pourtant pas risquer mon autorité<sup>24</sup> [avait déjà dit Freud à Jung, lorsque celui-ci l'avait interrogé sur sa vie privée]!») que de compromettre son œuvre (à quels compromis théoriques invraisemblables ce Jung fougueux n'allait-il pas lui demander de consentir?), Freud retint le mouvement de cette colère (on pense au mouvement de la main droite du Moïse), posa les Tables de sa théorie sexuelle en sécurité et rompit.

#### QUELQUES TRAITS CARACTÉRISANT FREUD DANS SON RAPPORT AVEC JUNG

- Perçu par Jung comme restant «toujours bien en haut comme le père». Jung reconnaît son peu de sécurité face à lui.
- Se méfie de toute expérience religieuse qu'il décrète fondée sur une pure «illusion» infantile. Prétend qu'il est possible de maîtriser l'inconscient.
- Voit dans la raison ce qui doit exercer une «dictature dans la vie psychique des humains».
- Veille à sauvegarder son autorité en «visant les points faibles» de ses collaborateurs.
- Lettre d'Emma Jung à Freud: «Penser à Carl comme [...] un homme à un homme qui, comme vous, doit accomplir sa propre loi.»
- Exige qu'on soit loyal à sa théorie. Garde «la tête froide» et en cas de conflit, répudie sèchement.

Quant à l'âge de soixante-dix-sept ans, Jung publiera son *Réponse à Job*, essai dans lequel il est aisé de comprendre que le Job qui réclame un traitement juste de la part de

---

<sup>24</sup> JUNG, C. G., *Ma vie*, op. cit., p. 185.

Yahvé est une transposition du fils qui aspire encore à une réponse amoureuse et compréhensive de la part du père colérique, Jung dis-je, écrira de même en exergue à la préface<sup>25</sup>: «*Doleo super te frater mi...*» (II Samuel I, 26). J'ai le coeur serré à cause de toi, mon frère...

Repensant à la découverte que Jung avait faite, à l'âge de douze ans, après son épisode de l'école buissonnière, de «ce que c'est qu'une névrose», nous dirions maintenant: *l'effet d'une blessure qui affecte le «coeur» d'un individu*, que ce coeur soit personnifié par l'enfant ou qu'il le soit par le féminin. Mais la question se pose toujours à savoir qu'est-ce qui est, en définitive, le plus névrotique: l'attitude de celui (ou de celle) qui, en position de force, domine, écrase, abuse, blesse ou celle du blessé qui, en position de vulnérabilité, devra se cuirasser, s'isoler, voire se construire dans l'ailleurs un autre monde («la fuite à l'étranger») afin d'échapper à la cruauté de celui-ci?

## Du «maladieu» au jeu symbolique

On sait que dans le discours théologique qui accompagne la figure du triangle comme expression picturale de l'unité de la Trinité divine, nous avons d'abord affaire au Père (1), puis au Fils (2) qui procède du Père et finalement au Saint-Esprit (3) qui procède à la fois du Père et du Fils (*processio a patre filioque*).

Par un beau jour de l'été 1887 (peu de temps après l'épisode de l'école buissonnière, il a douze ans) en revenant du collège à midi, le jeune Carl s'adonna à passer sur la place de la cathédrale de Bâle:

«Le ciel était merveilleusement bleu dans la rayonnante clarté du soleil. Le toit de la cathédrale scintillait, le soleil se reflétait dans les tuiles neuves, vernies et chatoyantes. J'étais bouleversé par la beauté de ce spectacle et je pensais: 'Le monde est beau, l'église est belle et Dieu a créé tout ça et il siège au-dessus, tout là-haut dans le ciel bleu sur un trône d'or...'»

Mais soudain, il aperçoit un «trou» sous le trône et du coup, il éprouve un malaise étouffant. «Surtout ne pas continuer de penser» se dit-il alors, car «quelque chose de terrible risquait de se passer, quelque chose comme le plus grand péché, celui que l'on commet contre le Saint-Esprit et pour lequel il n'y a pas de pardon.» Pendant trois jours il est hanté par cet évènement qui l'a surpris à l'improviste comme un mauvais rêve; il dort mal, son sommeil est agité. Au plus fort de son tourment, il pense à ses parents, puis

---

<sup>25</sup> JUNG, C. G., *Réponse à Job*, op. cit., p. 13.

remonte «toute la longue suite de ses ancêtres inconnus pour aboutir finalement à Adam et Ève.» Comment ceux-ci auraient-ils pu se laisser séduire par le serpent si Dieu, tout-puissant et omniscient, n'avait pas tout prévu pour que cela se produise? Peut-être était-ce une semblable épreuve, elle aussi voulue par Dieu, que ce quelque chose qui le hantait? Rassemblant alors tout son courage, comme s'il avait eu à sauter dans le feu des enfers, il laisse émerger l'idée qu'il avait eu tant de peine à refouler:

«... devant mes yeux se dresse la belle cathédrale et au-dessus d'elle le ciel bleu; Dieu est assis sur son trône d'or très haut au-dessus du monde et de dessous le trône un énorme excrément tombe sur le toit neuf et chatoyant de l'église; il le met en pièces et fait éclater les murs.»

Jung rapporte que cette expérience, au lieu de la damnation attendue, avait eu sur lui l'effet d'une délivrance et d'une illumination:

«Bien des choses s'éclairèrent pour moi que je n'avais pas pu comprendre auparavant. J'avais fait l'expérience de ce que mon père n'avait pas saisi - la volonté de Dieu à laquelle il s'opposait à partir des meilleures raisons et à partir de la foi la plus profonde. C'est pourquoi il n'avait jamais vécu le miracle de la grâce, qui guérit et qui rend tout compréhensible. Il avait pris pour règle de conduite les commandements de la Bible; il croyait en Dieu, comme la Bible le demande, et comme ses pères le lui avaient enseigné. Mais il ne connaissait pas le Dieu vivant, immédiat, qui se tient tout-puissant et libre au-dessus de la Bible et de l'Église, qui appelle l'homme à sa liberté et qui peut aussi le contraindre à renoncer à ses propres opinions et convictions pour accomplir sans réserve Sa volonté<sup>26</sup>.»

Plus de soixante ans plus tard (1948), soit à l'âge de soixante-treize ans, Jung publiera une étude d'une centaine de pages sur le motif de la Trinité que son père avait préféré ne pas aborder au cours d'instruction religieuse en disant qu'il n'y comprenait rien. Cette étude, pratiquement inconnue (il est très rare qu'on y réfère dans les écrits jungiens), est fascinante. À noter tout d'abord qu'après l'essai que Jung avait écrit, au temps de sa collaboration avec Freud en 1909, sur *L'importance du père dans la destinée de l'individu*, ce sera le seul autre écrit où le thème du père - quoique cette fois conçu dans sa dimension spirituelle - sera directement abordé par lui dans son œuvre. Maintenant, ce qui rend à mes yeux cette étude fascinante, c'est que Jung, en mettant à profit son impressionnante érudition au sujet du motif de la Trinité tel que développé dans l'histoire de la pensée et représenté dans diverses mythologies, en dégage une sorte de *psychogénèse des rapports*

---

<sup>26</sup> JUNG, C. G., *Ma vie*, op. cit., pp. 56-60.

*psychiques* allant du plus fusionnel marqué par l'absolu au plus individué marqué par l'ouverture à l'Autre/à l'Inconnu.

D'après Jung donc, l'idée de la Trinité correspondrait au processus collectif de la différenciation de la conscience qui est en cours depuis plusieurs milliers d'années. Présent dans le mythe patriarcal chrétien de la Trinité sainte, ce processus s'éclaire au fur et à mesure que l'on explore chacune des figures qui en font partie:

## LE PÈRE

Considéré comme cause première de toute chose, créateur (*auctor rerum*), le Père ne portera vraiment son nom qu'à partir du moment où le Fils entrera en scène. Avant, il ne personnifie que le UN indifférencié de qui tout procède et vers qui tout converge, comme c'est le cas dans une culture donnée où la réflexion est encore une activité inconnue. Comme exemple d'une telle conception d'un Dieu Père Un, Jung parle des Nègres qu'il a rencontrés lors de son séjour (1925-26) au Mont Elgon en Afrique. Pour ceux-ci, *pendant le jour*, tout ce qui avait été fait par le créateur était bon et beau, mais après le coucher du soleil, *pendant la nuit*, un tout autre monde prenait la relève, le monde de Ayik, monde où tout était mauvais, dangereux et terrifiant. Dès lors, raconte Jung, «La philosophie optimiste prenait fin pour faire place à une philosophie de la crainte, des fantômes et des maléfices magiques: on savait ainsi que le monde du Un mauvais avait commencé. Puis, à l'aurore, l'optimisme renaissait de plus belle et cela sans que ce soit ressenti comme contradictoire. Là, l'homme, le monde et Dieu formaient un tout, une unité qu'aucune critique ne venait assombrir. On avait affaire là au monde du Père et de l'homme au stade de l'enfance<sup>27</sup>.»

Cette figure du Père archaïque correspondrait donc au premier stade de la conscience présentant les caractéristiques de la *dépendance* vis-à-vis d'un mode d'existence acquis et bien défini, de l'*assujettissement* à une loi, de la *passivité*, de l'*irréflexion*, de l'*absence de jugement* intellectuel et moral.

---

<sup>27</sup> JUNG, C. G., *A Psychological Approach to the Trinity* in C.W. 12, op. cit., p. 134: «The optimistic philosophy ends and a philosophy of fear, ghosts, and magical spells for averting the Evil One begins. Then, at sunrise, the optimism starts off again without any trace of inner contradiction. Here man, world, and God form a whole, a unity unclouded by criticism. It is the world of the Father, and of man in his childhood state.» Ma traduction.

## LE FILS

Considéré comme le «premier autre» dans la mesure où, critiquant l'auteur du monde (le Père) et son œuvre, le Fils introduit une division dans ce monde dont l'unité jusque là avait été sauvegardée. Le Fils est celui qui un jour pose la question: «D'où vient le mal, pourquoi le monde est-il si mauvais et imparfait, pourquoi y a-t-il des maladies ainsi que d'autres horreurs, pourquoi l'homme souffre-t-il?» C'est alors que disparaît le sentiment de l'unité et qu'à sa place surgissent le conflit moral et la remise en question de l'autorité du Père. «On en vient à la conclusion que la création est imparfaite - pire encore, que le Créateur n'a pas fait son travail proprement, que la bonté et la majesté du Père ne peuvent pas constituer le seul principe de l'univers. Dès lors le Un doit être supplanté par l'Autre, avec comme résultat que le monde du Père est fondamentalement altéré et remplacé par le monde du Fils<sup>28</sup>.»

Ce second stade de la conscience coïncidant avec l'apparition de la figure du Fils correspondrait à l'époque où les Grecs ont commencé à critiquer le monde, ce qui, ultimement, aurait donné naissance au christianisme. Et quant à cette figure du Dieu sauveur s'offrant en sacrifice pour sauver le monde, si on ne peut savoir exactement à quand elle remonte avant le Christ, il est possible toutefois d'en trouver des représentations, à titre d'exemples dans le Purusha de la philosophie indienne ainsi que dans le Gayomart de la mythologie perse. Si ce second stade de la conscience, dit Jung, correspond tout d'abord à «un quasi meurtre du père, à une violente identification à lui, suivie de sa liquidation», il faut reconnaître qu'à ce niveau-là aucun progrès réel de la conscience n'est réalisé. Le Fils alors conserve les vieilles habitudes du Père et inscrit son agir dans les mêmes traditions: signe qu'aucun détachement du père ne s'est effectué. La différenciation consciente par rapport au Père «requiert une certaine mesure de connaissance de sa propre individualité, laquelle ne peut être acquise sans une discrimination morale et ne peut être maintenue qu'à condition d'avoir accédé au sens de cette individualité. L'habitude ne peut être remplacée que par un mode de vie consciemment choisi et acquis<sup>29</sup>.»

---

<sup>28</sup> JUNG, C. G., *A Psychological Approach to the Trinity* in C.W. 12, op. cit., p. 134: One comes to the conclusion that the creation is imperfect - nay more, that the Creator has not done his job properly, that the goodness and almightiness of the Father cannot be the sole principle of the cosmos. Hence the One has to be supplemented by the Other, with the result that the world of the Father is fundamentally altered and is superseded by the world of the Son.»

<sup>29</sup> JUNG, C. G., *A Psychological Approach to the Trinity* in C.W. 12, op. cit., p. 181: «...requires a certain amount of knowledge of one's own individuality, which cannot be acquired without moral discrimination and cannot

En résumé, retenons que ce second stade de la conscience personnifié par le Fils correspondrait au processus de la *réflexion* et de la *raison*.

L'ESPRIT ...

Troisième figure de la Trinité, procédant à la fois du Père et du Fils, l'Esprit n'a au départ ni nom ni caractère spécifique: Il se manifesterait avant tout comme une *fonction*, celle qui consisterait dans le mythe chrétien à insuffler aux disciples une force leur permettant de faire possiblement des œuvres plus grandes que celles du Fils (Jean, 14, 12). Remplaçant le Christ, il correspond à ce que le Fils a reçu du Père et représente l'*activité vivante* (le Dieu vivant!) issue du nouveau rapport entre le Père et le Fils, activité au principe des réalisations futures de l'esprit. Comme troisième terme, commun au Fils et au Père, l'Esprit met fin à la dualité issue de la polarisation entre le Fils et le Père. Au terme d'une tension vécue dans la souffrance ainsi que dans une destinée tragique, Il met fin au doute (Père, pourquoi m'as-tu abandonné?) dans la personne du Fils. Il encercle le Trois et restaure le Un.

Psychologiquement parlant, dira Jung, la conscience de l'Esprit représente la reconnaissance de l'Inconscient dont on peut être inspiré comme d'une autorité plus grande que celle du moi. Ce troisième stade de la conscience personnifié par l'Esprit représenterait donc un niveau supérieur de réflexion et d'intégration de la conscience, celui de l'état adulte à proprement parler, caractérisé par la capacité d'une soumission *volontaire* à une autorité paternelle (intérieurisée ou projetée dans une forme ou une autre d'autorité extérieure). Ce stade qui en est un de transformation spirituelle «ne signifie pas qu'on doive demeurer enfant, mais plutôt que comme adulte on puisse mobiliser en soi suffisamment d'autocritique honnête et d'humilité pour savoir où et dans quel contexte il importe de se comporter comme un enfant», dans un mode de réceptivité non contrainte par une rationalité compulsive. «Tout comme la transition du premier stade au second demande le sacrifice de la dépendance infantile, ainsi, au moment de la transition au troisième stade, on doit renoncer à l'indépendance exclusive<sup>30</sup>.»

... ET LE QUATRIÈME

Ce n'est pas tout. Si pour rendre compte de l'évolution de la conscience, on devait en demeurer à ce troisième stade, il y a tout un pan de la réalité humaine et de la réalité tout

---

be held on to unless one has understood its meaning. Habit can only be replaced by a mode of life consciously chosen and acquired.» Ma traduction.

<sup>30</sup> JUNG, C. G., *A Psychological Approach to the Trinity* in C.W. 12, op. cit., p. 183.

court - le lecteur (ou la lectrice!) y aura peut-être pensé - qui serait laissé de côté. Ce pan équivaut à cette partie de la réalité que le monde de la Trinité masculine (le monde des trois «le»/Père-Fils-Esprit assimilé au bien) - monde de la conscience réflexive - a dû refouler<sup>31</sup> afin de pouvoir penser «non seulement au-delà de la nature mais aussi en opposition à elle, manifestant ainsi sa divine liberté», la liberté de l'**Oiseau**: ce qui a dû être refoulé, écrasé, dominé, c'est le monde du Un féminin, en fait lui aussi différenciable en trois «la»/matière-chair-femme assimilé au mal, au **Serpent**! Voilà posé le «problème du quatrième» qui, dans l'univers spatio-temporel, correspond à la dynamique de l'incarnation dénommée par Jung, en termes psychologiques, la dynamique de l'individuation. Ce n'est qu'à partir du moment où le Fils, en contact avec le drame de Marie, souffrira l'agonie, que le Père commencera à prendre conscience de la part de noirceur *Thanatosienne* qui se trouve en Lui. À partir de là - quatrième stade, stade de la réalisation - s'ouvrira la perspective de la conjonction avec le Tout-Autre<sup>32</sup> qu'on pourrait dire tout autant «la Toute-Autre», personnifiée par la Vierge Marie (qeotokos, Mère de Dieu) admise officiellement dans l'espace divin depuis la proclamation, en novembre 1950 par le Pape Pie XII, du dogme de l'Assomption.



### La quaternité

---

<sup>31</sup> Refouler: *rabougrir*, pourrait-on dire, en pensant à la perception qu'a eu Freud - en tant que représentant patriarcal de ce monde - de l'organe féminin que l'on sait!

<sup>32</sup> Problématique qui fut l'objet du dernier ouvrage majeur de Jung intitulé *Mysterium conjunctionis* (1955-56), Ed. Albin Michel, Paris, 1982.

## Conclusion

Le mouvement psychique qui permet à l'individu (tout comme à la collectivité, selon l'optique) de passer d'un stade à l'autre, depuis le stade de la dépendance fusionnelle jusqu'au stade de la réalisation de soi serait ce même mouvement qui permet à l'enfant de passer du geste (sinon du *cri*) à la parole et à l'adulte de passer de la parole à la conscience, mouvement qui s'inscrit essentiellement dans cette *aire de jeu potentielle*<sup>33</sup> dont Winnicott a parlé, l'aire du «jeu symbolique».

En laissant émerger dans son esprit l'idée d'un Dieu destructeur déféquant sur le toit de la cathédrale de Bâle, le jeune Carl secouait la torpeur psychique dans laquelle risquait de l'engloutir les humeurs colériques de son père (*Ma vie*, pp. 114-15), en peignant «de sauvages scènes de guerre ou de vieux châteaux forts que l'on attaquait ou incendiait» (*Ma vie*, p. 50) et en s'entretenant dans le secret du grenier avec le petit bonhomme qu'il avait sculpté (*Ma vie*, pp. 41-42), il entraînait de manière active dans le jeu de la confrontation avec l'autre, tout menaçant qu'il fut, en prenant soin toutefois de conserver précieusement dans le secret, l'indispensable allié.

Mais avant eux, on l'a vu, au lieu de renoncer - comme son père l'avait fait à propos de la Trinité (*Ma vie*, p. 73) - à interroger l'objet de sa foi et au lieu de renoncer - comme Freud le fera (dans le quartier louche de la petite ville italienne<sup>34</sup>) à faire face à la «figure du père étrangement inquiétante», celle qui «contrarie l'amour et conduit à la mort», Jung, rassemblant son courage, avait osé confronter l'inconnu, il avait osé entrer dans le *jeu défendu*. Transgressant l'interdit de «manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal», il accepta de suivre le mouvement du serpent, il osa pénétrer dans la chambre secrète et se prépara ainsi à l'exploration de la «matière noire»: cette matière-là qui était là dans le rapport entre Laïos et Jocaste bien avant l'histoire d'Œdipe, matière souvent occultée et tout aussi souvent méprisée, matière que n'ignorait pas sans doute Nannie, la «vieille préhistorique»: la blessure originelle derrière le symptôme hystérique, Thanatos

---

<sup>33</sup>WINNICOTT, D. W., *Jeu et réalité*, op. cit., p. 76: «C'est en jouant, et seulement en jouant, que l'individu, enfant ou adulte, est capable d'être créatif et d'utiliser sa personnalité tout entière. C'est seulement en étant créatif que l'individu découvre le soi. [...] c'est seulement en jouant que la communication est possible...».

<sup>34</sup> Je fais ici allusion à cet épisode rapporté par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*, pp. 190-91, pour illustrer ce qui peut être à la source du «sentiment d'inquiétante étrangeté»: dans ce cas, le fait de se retrouver malgré lui comme piégé dans un quartier de prostituées évoquait sans doute le passé trouble de son père.

derrière Éros et puis aussi, encore moins aisé à découvrir, le *symbole* derrière le signe, le *mystère* derrière l'énigme.

Il fallait d'abord oser secouer l'idée reçue, sacrifier pour un temps la sécurité que procure la logique, cesser de s'appuyer sur le garde-fou qui avait privé l'émotion de la sensation de l'abîme, casser le miroir qui avait cessé de réfléchir l'ombre et qui ce faisant, était devenu complice de tous les fantômes. Il fallait entraîner la réflexion, presque malgré elle dans le domaine maudit, mais source de grâce aussi, de l'irrationnel. Il fallait vivre cette expérience terrible qu'est celle de se retrouver dans les mains du Dieu vivant. Peut-être était-ce là la seule façon de comprendre, le seul moyen de se libérer, la seule voie pour «guérir».

Quand non seulement on a «mal à sa mère<sup>35</sup>» ou «mal à son père», mais qu'on a mal aux deux: alors on a «mal à Dieu». Quand on ne peut s'appuyer ni sur l'un ni sur l'autre fondement de notre identité, on devient alors la proie facile de ce qu'on a appelé «psychose» - rupture complète avec le réel - maladie qui force *le retour à l'âme* ou, si l'on préfère, le retour aux sources préhistoriques. J'ai nommé cette maladie-là - la grande maladie qui fait se sentir petit - le «maladieu»; Jung a nommé ces sources-là, «sources archétypales».

Œdipe aussi avait ignoré pendant longtemps ce qui s'était passé avant sa naissance et n'eut été de l'Oracle (c'aurait pu être un rêve aussi qui l'en informe!), il ne se serait jamais mis en quête de le chercher. Pourquoi l'avait-on abandonné, dès sa naissance? Était-ce à cause de cela qu'il s'était toujours senti comme un étranger parmi les siens? Et pourquoi cette fatalité parricide qui semblait devoir marquer son destin? Freud avait été profondément touché par le destin tragique d'Œdipe Roi: est-ce à dire qu'un inconnu de même type déterminait sa vie, à son insu? N'y avait-il pas une autre issue possible dans cette voie empruntée par Éros que celle qui conduisait au carrefour de Mégas, à Thanatos?

Le mépris du féminin, ne relève-t-il pas d'une tradition remontant jusqu'à nos «premiers parents» (du moins ceux de l'ère patriarcale!): *Adam d'abord et Ève ensuite?* Comment expliquer ce mépris? Est-il dû à la «vraie nature de la femme», inférieure au départ avec son «pénis rabougri»? Ou ne serait-il pas dû plutôt à la défense que le masculin se crée devant la fascination qu'elle exerce et la crainte qu'elle inspire? La femme *refoulée* depuis des millénaires!

---

<sup>35</sup> L'expression est de Françoise Dolto.

Et dans ces fameux premiers cas étudiés par les hommes psychanalystes, cas d'hystérie, cas de *révolte contre le père*, n'assiste-t-on pas en fait, sous une forme théâtrale, à la *mise en cri*, (avant la mise en parole) des effets de la blessure originelle (préhistorique, pré-oedipienne), de la blessure faite au féminin? Aux prises avec ce monde masculin qui méprise, agresse, abuse, «jette à la mer», Anna / Sabina cherche en elle, à l'intérieur, un refuge: elle se construit un monde imaginaire. Ce faisant, ne procède-t-elle pas ainsi comme Jung qui un jour, injustement condamné par son professeur, avait momentanément fermé la porte sur l'enceinte bruyante extérieure afin de trouver en lui, le silence et la paix? Ce faisant, n'agit-elle pas comme Marie qui en méditant en son cœur sur la naissance d'un enfant, préparait la venue d'un «sauveur»? Pure compensation que ce retrait à l'intérieur ou mouvement instinctuel d'élévation favorisant l'accès à une dynamique de transformation? Activité de Narcisse, entreprise illusoire ou voie qui s'ouvre à Écho pour trouver ici l'Éros qu'un «demeurer-là» aurait condamné à Thanatos? Vaine diversion ou activité nécessaire de réchauffement psychique comme prélude au «jeu symbolique»?

La même question se posait en psychanalyse, à savoir qu'est-ce qui est, en définitive, le plus névrotique: l'attitude de celui (ou de celle) qui, en position de force, domine, écrase, abuse, blesse ou celle du blessé qui, en position de vulnérabilité, devra se cuirasser, s'isoler, voire à se construire dans l'ailleurs un autre monde («la fuite à l'étranger») afin d'échapper à la cruauté de celui-ci?

C'est à toutes ces questions précédemment formulées que Jung a tenté de répondre, je dirais, avec sa théorie des archétypes.

\*\*\*\*